

dans le ventre de l'architecte

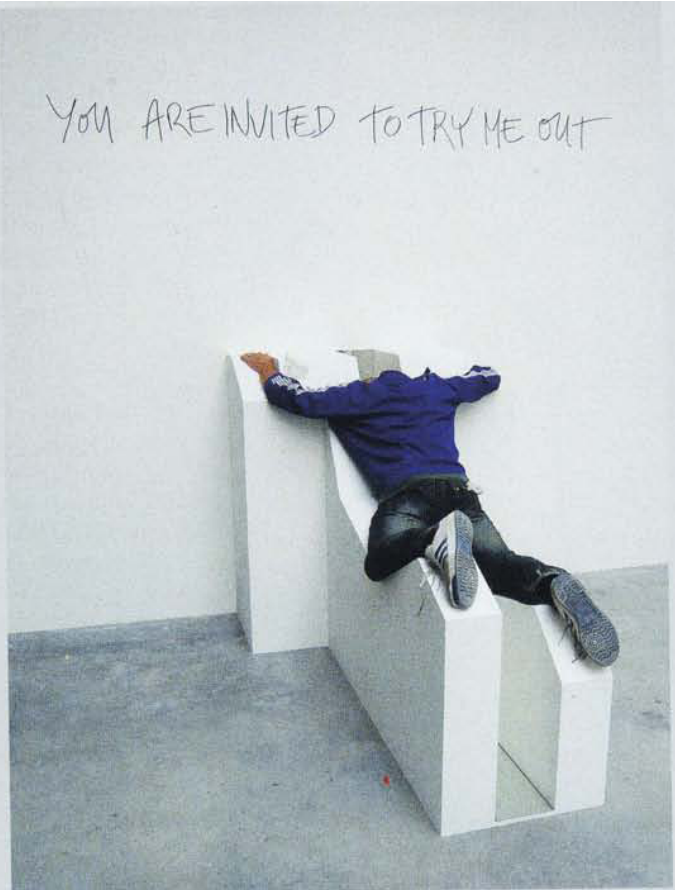
Didier Faustino place le corps au centre de ses projets qui mêlent architecture, art et design. Suivi du parcours international d'un créateur intrusif, toujours critique, qui va bâtir à Paris.

Texte Anne-Marie Fèvre

Jusqu'à l'annonce d'un projet de night-club à Paris qui doit ouvrir ses portes l'été prochain sur la rive gauche du pont Alexandre III, on connaissait à l'architecte Didier Faustino peu de réalisations matérielles.

S'il n'a pas conçu de « vrais » bâtiments, il n'est pas pour autant un architecte de papier. En scrutateur intrusif, il échafaude des réflexions plutôt que des édifices, sous formes de prototypes éphémères dans l'espace public, les musées, les biennales d'art ou la galerie Michel Rein à Paris. Il extrait des éléments archétypaux d'immeubles, de la ville, pour les tordre, telles des performances politiques et sociales, en posant une question essentielle à chaque fois. Avec une ironie sardonique.

Ainsi, son *Body in Transit* (2000, Venise) – valise en fibre de verre –, traite de la fragilité d'un corps immigré, violemment transporté dans un caisson qui évoque un cercueil. Pour aborder la question du grand ensemble, dans *Stairway to Heaven* (2001, Portugal), il s'attaque à la cage d'escalier des immeubles – espace de tensions dans les cités –, pour que chacun se l'approprie, entre partage et intimité. Avec *One Square Meter House* (2006, porte d'Ivry-sur-Seine), il met en scène un immeuble en forme de colonne composée de boîtes superposées en métal et fibre de verre. Il réduit la surface habitable d'un appartement à un impossible mètre carré. Ce prototype est ouvertement critique de la spéculation foncière. Faustino place l'humain, le corps vivant au centre de ses objets architecturaux ►



► éphémères, et crée un état de tension. Surtout, il met « le doute » au cœur de son travail. Jamais frontal, il livre des fragments d'un discours pourtant provocateur : « *Je veux faire de l'architecture avec du sang, du poil, de la sueur et du sperme.* » Cet « indisciplinaire » (plutôt que pluridisciplinaire), se situe ou se « dé-situe » (il revendique la dérivationniste) à la croisée de l'architecture, de l'art et du design. Mais où furète-t-il, lui que l'on repère de Los Angeles à Hong Kong, de Lisbonne à Nice ? Que construit ce déconstructeur ?

À lire cliniquement son CV, tout aurait pu le conduire à être architecte. Né Didier Fiuza Faustino, en 1968 à Chennevières-sur-Marne, il se revendique « émotionnellement » portugais et latin. Diplômé de l'école nationale de Paris Val-de-Seine en 1995, il est lauréat des nouveaux albums de la jeune architecture en 2002, et participe aux biennales de Venise en 2000, 2003 et 2008. De parfaits escaliers professionnels qui auraient pu le mener à « une architecture corporate, ou d'auteur, réaliser des objets de bonne facture, mais sans piquant, dans une ville lisse ». Tout ce qu'il rejette, au profit d'autres esprits d'escaliers qui débouchent sur des questionnements instables. Son détournement de trajectoire, il l'a proclamé dès son diplôme, où il a mis en scène un homme bodybuildé soulevant de la fonte, pour démontrer que l'enveloppe charnelle humaine était plus déterminante que la peau et la forme des bâtiments. Ses « fenêtres de tir sont ouvertes ». Il crée en 1996 le Laps (laboratoire d'architec-

ture de performance et de sabotage), prônant alors une forme de guérilla urbaine. En 2002, il fonde avec Pascal Mazoyer, le bureau des « Mésarchitectures », agence de six personnes qui entreprend une démolition-critique qu'il exprime à travers une architecture-performance. « *Son œuvre est de l'art à partir de l'architecture et de l'architecture à partir de l'art, dans une absence de distinctions des genres...* » écrit Joao Fernandes, directeur du musée d'Art contemporain de Lisbonne. Cet agent double met son propre corps en jeu, s'invente des zones d'action politiques libres, dans des lieux laissés vacants dans la ville, mais aussi des inter-zones mentales. Son champ d'investigation, ce sont les limites entre le collectif et l'intime, les frontières où il traque flux spatial et flux des corps comme avec sa mini-construction *Opus Incertum* (voir ci-dessus).

Il mène des actions qu'il qualifie de « vicieuses » : « *J'ai été très influencé par le texte Règlement d'Hervé Guibert dans lequel il propose de produire des machines, des actions vicieuses dans la perte de temps qu'elles occasionneraient.* » Il cite aussi avec passion l'architecte japonais Shinohara Kazuo (1925-2006), particulièrement pour sa *Maison sous lignes à haute tension*, qui intègre les ondes de ces câbles électriques en reflétant leurs courbes. Ses autres références sont le latex, Joy Division, *Crash* de J. G. Ballard, *le Meilleur des mondes* d'Huxley, *Un homme qui dort* de Pérec, le dessinateur Crumb, l'« anarchitecte » et artiste Gordon Matta-Clark, le

body art du performeur Vito Acconci. Et la philosophe espagnole du queer, Beatriz Preciado. **Cet automne, il a élevé** une installation, « *le meilleur des mondes* », à la Cité de l'architecture qui abordait précisément la question du genre. Il y mettait en scène une assemblée formée de trois cercles, avec des chaises Napoléon III de différentes hauteurs, symbolisant les trois identités sexuelles. Cette agora paraissait harmonieuse, solide. Mais c'était un leurre, ça ne tenait pas debout, ce n'était pas « *un salon convivial, hiérarchisé, pour le gentil blabla* », ironise-t-il. C'était « *une assemblée déformée, instable, d'usage impossible, une parodie de la démocratie, du débat, du modèle masculin, mettant en scène les exclusions, les tabous d'un monde trop bipolaire* ». Si dans Faustino il y a « Faust », ce créateur conceptuel n'a pas fait de pacte avec la démolition totale. En 2009, il s'engage à Bordeaux, où, lors de la première biennale Evento, il rapproche deux systèmes qui ne se rencontrent jamais : l'art contemporain « érudit » et la grande fête foraine populaire avec manèges et frites. « *C'était sur le fil, inédit, mais cela a joliment marché pendant cinq jours.* » Il s'est enfin investi dans le dur, à Lyon Confluence, où il conçoit la *Maison du projet*, des belvédères sur pilotis au bord de la Saône, et un hôtel de luxe, encore en gestation. À Paris, il invente un night-club ; en Espagne, il va bâtir une maison privée (lire ci-contre). Faustino n'est pas non plus qu'un Don Quichotte lusitanien baroque. ●

« un architecte doit distiller des questionnements »

Un club à Paris, une villa près de Barcelone... Faustino va enfin bâtir.

Vous concevez une boîte de nuit à Paris sous le pont Alexandre III ?

C'est une commande d'Addi Bakhtiar, déjà propriétaire du Showcase rive droite, qui a été choisi par la mairie de Paris pour aménager la rive gauche du pont. C'est un tunnel de 1200 mètres de long, qui comprendra une brasserie de luxe et une boîte ouverte le soir au public. J'interviens très peu dans ce tunnel, je garde le bitume, j'ajoute juste deux portes, des grilles en or, des lampes, et la scène sera à géométrie variable. Ce sera juste un lieu pour faire la fête, la programmation, des concerts électro pointus, feront le lieu. Ce qui m'intéresse, c'est de travailler la frontière entre le restaurant et le club. Je ne privilégie pas la piste de danse, là, les corps existent de fait, dans un périmètre déterminé, restent groupés, dans la transe. Mais je travaille les à-côtés, là où l'on s'assied, tous les espaces de transitions corporelles, d'échanges, de séduction. Je n'ai pas fourni d'images, c'est du bluff, car un projet n'est jamais fini, il se fait dans la discussion, je défends un concept.

Vous bâtissez une maison en Espagne ?

Il s'agit d'une maison sans client, une commande particulière d'un éditeur Français qui défend le concept de *Solo Houses*. Il a choisi des sites exceptionnels en Europe pour y faire construire quatre à cinq maisons d'auteurs, toutes uniques. C'est un nouveau type de promotion immobilière, qui s'apparente à l'art contemporain. L'architecte n'est pas contraint, il crée sans cadre précis. Le site est extraordinaire, montagneux, vers Teruel, près de Barcelone. Je peux projeter mon Ego House, faire de l'autofiction. Ou au contraire, je peux fantasmer un acheteur inconnu, écrire un scénario. Ce sera une grosse carapace, un refuge de montagne, elle n'y aura pas de planchers, mais des toiles tendues, trois entrées, pour faire vivre une expérience différente de la nature. Mais avec cette carte blanche, je ne peux pas être qu'un



artiste, il y aura un destinataire, ce n'est pas qu'expérimental, il faut imaginer une maison de vacance viable, avec tous les services. J'avais déjà conçu pour l'artiste Fabrice Hyber une maison, qui n'a pu se faire. Elle n'avait pas de fenêtres mais les murs s'ouvraient.

Cela ne vous frustre pas de ne pas avoir encore construit ?

Bâtir n'est pas une fin en soi, je n'ai pas un ego surdimensionné, un projet existe par ce qu'il véhicule. Un architecte doit distiller des questionnements, ne pas être un fabricant du siècle de la destruction. Il se doit d'être un homme politique. Le prototype d'architecture ou de design m'intéresse, car il n'est pas reproductible, je ne me reconnais pas dans l'architecture de masse qui enlève l'identité, dans une industrie qui norme les corps, élimine l'imperfection. Je défends une architecture physiologique, des systèmes qui se croisent, se parasitent, créent des porosités. La ville est surtraitée, trop sous contrôle. Il faut laisser de l'indéterminé, de l'informel, épaissir les interstices entre espaces privés et espaces publics, introduire de la perversion. Les villes sont sédentaires et nomades en même temps, il faut laisser le temps à l'invention, à l'erreur, détourner les trajectoires pour les rendre moins linéaires. Je ne suis pas un militant, mais l'art est un terrain qui permet de tenir son indépendance, de résister. Je ne suis pas pessimiste, mon désir n'est pas épuisé.

Propos recueillis par ANNE-MARIE FÈVRE

Ci-dessus, *Le meilleur des mondes*, une installation à la Cité de l'architecture, à Paris.

Page de gauche, à gauche, « l'immeuble » *One Square Meter House*, composé de boîtes en métal et fibre de verre (symbolisant chacune un appartement de moins d'un mètre carré), situé à la porte d'Ivry-sur-Seine. À droite, *Opus Incertum* (2008, Venise) – une mini-construction aux ondulations géométriques –, simule le mouvement du corps qui tombe dans le vide et reste en suspens.